

ATTENTION :

Je ne détiens pas la propriété intellectuelle des personnages, lieux et événements issus du jeu vidéo *Silent Hill 3* utilisés dans cette histoire. Les textes des lettres de Stanley apparaissent tels quels dans le jeu. C'est pourquoi je propose ma fan fiction en téléchargement libre et gratuit.

Cela ne doit pas vous pousser à vous l'approprier pour en faire commerce. Si vous partagez cette histoire, merci de proposer un lien redirigeant vers mon site.

AVERTISSEMENT :

Le niveau de langue employé et les descriptions réservent la lecture de cette histoire à un public averti.



(Mai 2008)

Je me retourne, mais tu n'es plus là.

Alors, je cours, droit devant moi, les yeux remplis de larmes. Je crois bien que je t'ai définitivement perdue cette fois-ci. Pourtant, je ne peux pas m'en empêcher, j'ai envie d'y croire encore, bien qu'il n'y ait pas grand-chose qui me permette un tel espoir. J'ai marché seul si longtemps que je ne distingue plus ta silhouette dans ce brouillard étrange.

Il fait trop noir ici. Je n'y vois pas à deux mètres. Mais est-ce si important ? Je ne sais pas où je vais... Où pourrais-je aller ? Si je crie, là, maintenant, qui m'entendra ? Je ne perçois plus aucun signe de vie de quiconque. Tout juste entends-je encore le bruit de mon cœur qui cogne contre ma poitrine, c'est la seule sensation qui puisse m'assurer que je suis encore en vie. Même le bruit de mes pas est avalé derrière moi.

Pourtant ces voix sont toujours là, très près de moi, bien trop près, et m'assaillent de paroles et de reproches qui tournent en boucle dans ma tête. Cela me fait l'effet d'un vieux disque qui ferait entendre une rengaine qu'on ne pourrait arrêter.

Il n'y a personne, mais je sais que je ne suis pas seul dans mon cauchemar, sinon ce ne serait pas un cauchemar. Quelqu'un nous en veut. Peut-être est-ce Leonard ? Mais quand est-ce que tout ça a commencé au juste ? J'ai dû aller trop loin, et dans ma

colère, je ne me suis pas rendu compte. Par-dessus les autres, j'entends surtout cette voix enragée, et je vois des yeux exorbités m'accuser de tout et me demander : « - Qui de nous deux est devenu fou le premier, Stanley, tu peux me dire ? »

Je ne comprends pas ce que ça veut dire. Maintenant, toutes les limites semblent franchies. Au détour d'une rue, je décide de mettre fin à cette errance vide de sens. Je viens de me rendre compte que j'ai franchi les portes d'un bâtiment qui pourtant m'effraie au plus haut point. C'est un hosto. Un putain d'hosto plein de blouses blanches et de folles avec des seringues...

Je sais qu'ici on va essayer de me contenir, de me mentir et de me faire cracher des conneries, je le sais bien. Mais où serais-tu allée à ma place ? De toutes façons, j'ai un credo : malheur à ceux qui imaginent pouvoir brider mon esprit et m'empêcher de m'envoler avec l'amour que j'attends depuis si longtemps. Ils ne connaissent pas l'étendue de leur folie, et ignorent ce dont je suis capable. Je n'ai plus rien à perdre, sinon toi, Heather. Quand tu ne seras plus là, que je serai certain qu'il n'y a plus aucun espoir, je disparaîtrai aussi.

Après avoir pesé le pour et le contre, je me résous à accepter l'improbable. Je tambourine à la première porte que je trouve. Pas de réponse. Je m'impatiente, je frappe encore. Rien. Il n'y a donc personne dans cette baraque de fous ?

Un mec finit par ouvrir. Un barjot de scientifique, un dingue avec des lunettes rondes, des chaussures en cuir bouffées par le temps, une bouche à moitié tordue, des bras velus terminés par des gants de latex blanc. Il me salue avec l'air de ne pas vouloir le faire et me souhaite « à peu près » la bienvenue à l'hôpital Brookhaven, en me demandant avec un sourire que je ne saurais décrire ce que je peux bien foutre ici à cette heure de la nuit.

Tout ce que ce personnage transpire me répugne, et tandis que je le regarde, mes pensées divaguent : j'imagine les virus qu'il côtoie, les maladies qu'il respire et celles qu'il transporte, les infections qu'il frôle et celles qu'il absorbe. Cette pensée me provoque un frisson d'horreur : ce toubib est probablement un cancer incarné. Il tire une sale gueule. Un moment il sourit, la seconde d'après, il grimace. Sait-il toute l'étendue de la gangrène qui le ronge ? Il ne s'en apercevra probablement jamais : il s'occupe des maladies des autres, pas de la sienne. Un médecin est logiquement un être dévoué, qui se consacre entièrement au bien-être des autres. Et pourtant, tout mielleux qu'il est, il n'a pas l'air de vouloir rendre ce service dont j'ai besoin. Je sens comme une retenue. Il ne m'aime pas, je le repousse. Il voudrait être ailleurs, en train de parler à un autre.

Mais qui d'autre y a-t-il, à part cette vieille loque et moi, qui soit vivant dans cette ville ? Ne me supplie pas tant, je ne partirai pas d'ici avant de tenir une piste. Si je ne cherche pas l'appui de quelqu'un, je te perdrai pour toujours. Je sais que tu n'ignores pas ma faiblesse, Heather. J'aurais voulu ne jamais te montrer ce visage déformé par

la peur, mais je n'y peux plus rien. De toutes façons, cela t'est bien égal : tu me l'as dit, tu m'aimes comme je suis. Tu serais bien la seule, et rien que cette preuve que tu m'as donnée suffira amplement à mon bonheur. Tu comprends que tu m'aides à tenir ?

Le mec arrache ses gants en latex et me tend la main droite. Je sens un haut-le-corps naître dans le creux de mon estomac, il me donne la main mais la retire en même temps ; il n'a absolument pas envie de jouer ce rôle du gars appréciable. Forcément, quand les gens veulent paraître un autre et qu'ils en sont incapables, ça sonne faux. Un semblant de politesse - ou sans doute la bonté qu'on associe à son métier - l'y oblige ; il ne faut chercher aucune autre motivation à ce geste faussement amical. Qu'est-ce qu'il veut ? Je ne cherche pas à faire connaissance avec ce marteau. Je veux juste un médicament pour soulager ma tête, et pouvoir dormir quelques heures.

Comme je fais trois pas à l'intérieur de cette pièce, en détournant mon regard de cette main velue qui me dégoûte, il referme la porte derrière moi en haussant les épaules. Qu'est-ce que je disais ? Que je lui serre la main lui importe peu. Il est peut-être même comme moi : il me tend la main en espérant que je ne la saisirai pas. Saloperie de barjot.

« - Vous n'avez pas d'endroit où dormir cette nuit ? » me lance-t-il.

Que faut-il lui répondre ? S' imagine-t-il que je suis un clochard ? Je préfère encore rester muet que de livrer quoi que ce soit à ce pourri. Il me dévisage sans avoir l'air de s'intéresser, pourtant je sais ce qu'il cherche. Il voudrait me disséquer, comme le font tous les toubibs. S'immiscer en moi, me faire bouffer une sonde, comprendre pourquoi je ne lui ai pas encore adressé la parole. Mais il ne saura rien, car je suis bien plus obscur que ce qu'il s' imagine. On ne rentre pas dans la tête de Stanley Coleman comme ça.

« - Vous auriez pas un truc pour le mal de crâne ? » consens-je à articuler, pour qu'il comprenne enfin pourquoi j'ai mis les pieds dans ce bordel.

L'autre ne bouge pas. Il me regarde. Quel con. Faut-il que je lui explique quelle marque de médoc il peut me donner, l'effet de telle ou telle substance sur tel ou tel mal ? Tout ça, je connais. Peut-être même mieux que lui qui se prétend médecin.

« - Vous savez, vous pouvez dormir là cette nuit, si vous voulez. Venez, venez avec moi ! » C'est ce qu'il me lâche en se dirigeant vers la porte opposée à celle que je viens de passer, avec un étrange regard qui semble dire qu'il faut que je le suive. Je m' imagine qu'après m'avoir montré sa chambre d'hôtel, il sera peut-être en mesure de me filer un cacheton. Je suis obligé de lui faire confiance, ou je n'obtiendrai rien de lui.

Je le suis alors, docilement, sans véritable envie. Je joue mon rôle. Il ouvre la porte et tâtonne le mur à sa droite pour trouver l'interrupteur. C'est une sorte de remise. Il y a un brancard sale au milieu de la pièce carrelée, et des armoires blanches avec des croix rouges sur les murs, partout où on a pu en coller. Il y a certainement ce qu'il me faut ici. Je n'aime pas l'endroit, mais je vais y rester malgré tout.

Je défais les lacets de mes pompes et je m'assois sur le brancard. La blouse blanche est plantée là, sur le seuil, et me dévisage toujours. Si tu n'étais pas là et que je ne t'avais pas promis de changer un peu, je lui en collerais bien une. Pour lui apprendre à rester correct.

« Si vous avez besoin de quelque chose, faites-moi signe. Je suis de garde ici cette nuit. Je reste à côté. » Il va presque s'en aller, passer le seuil, puis brusquement quelque chose semble traverser son esprit dérangé. Il se retourne :

« A propos, je suis le docteur Midkiff, je dirige cet établissement. »

Je ne montre aucune réaction. Il n'en a pas non plus. Comprenant peut-être qu'il n'y a plus rien à voir et qu'on ne veut plus de lui ici, il finit par fermer la porte. Il ne me reste plus qu'à me coucher pour essayer de trouver quelques heures de sommeil méritées. J'arrache le matelas maintenu sur sa structure métallique par quelques scratches, et je le retourne. Je ne peux pas dormir dans des draps aussi répugnants. Pour le médoc, il va falloir que j'aie me servir.

J'ai envie de te sentir, Heather, de voir ton sourire tout près de moi. Tu en as envie aussi, alors je sais que tu viendras me trouver. J'ai envie d'écrire ton nom. Une intense chaleur court dans mes paumes et fait bouillir le sang dans mes avant-bras lorsque j'y pense. C'est un sentiment que j'aime et dont je ne veux pas me défaire.

Chapitre 2

Midkiff et moi

Les portes claquent dans mon dos et m'éloignent de mes rêves.

Il me faut un court instant pour retrouver mes repères. J'aurais pu me réveiller par terre dans la rue, sous un pont, dans un hangar ou un parking, ou n'importe où ailleurs dans cette ville qui me retient prisonnier. A première vue, il semble que la fin de ma nuit ait été plus calme que le début : la pièce où je me souviens m'être endormi est bien celle où je me réveille. A un détail près. Les murs sont noirs de graffitis et il y a un marqueur permanent près de moi, sur le matelas retourné. Je ne me souviens de rien.

Je descends du brancard et je remets mes chaussures. J'ai toujours aussi mal au crâne. Je fais quelques pas dans la pièce mais je ne m'attarde pas sur ces dessins étranges qu'il y a partout. L'hôpital est plongé dans un silence pénétrant. J'ai l'impression que le moindre souffle est aussitôt absorbé par des ténèbres invisibles. J'ouvre la porte et elle ne fait presque aucun bruit, les ténèbres l'ont avalé. Je me retrouve dans la pièce où le toubib m'a accueilli cette nuit. Il n'est plus là. Une pile de dossiers est restée sur son bureau, son ordinateur est éteint, le téléphone est décroché. Je porte le combiné à mon oreille, machinalement, comme si je m'attendais d'un seul coup à ce que quelqu'un me réponde. Comme prévu, il n'y a pas de tonalité.

Je sors du bureau du médecin et je fais quelques pas dans le couloir. Pas plus d'une dizaine.

Jamais plus d'une dizaine. Car je suis déjà mort.

D'un seul coup, j'entends la sirène au loin, et elle se rapproche de moi à une vitesse incroyable. Je sais que je vais encore m'évanouir et me réveiller quelque part à l'opposé de l'endroit où je me trouve maintenant. Mes tympan vrombissent et toute ma tête semble s'enflammer, un goût de sang me monte de la gorge et m'inonde la bouche. Je lâche un crachat infâme, je me plie en deux puis je m'écroule. Quelques fois lorsque ça arrive, j'essaie de trouver un coin tranquille, un peu à l'écart. Je ne sais pas pourquoi, c'est ridicule puisqu'il n'y a personne pour me voir ici. Mais j'ai l'habitude de me cacher. Les habitudes, on ne s'en défait pas comme ça. A chaque fois c'est pareil, c'est toujours aussi insupportable.

De sa savate cradingue, le taré en blouse blanche vient de m'écraser la main que j'avais malencontreusement laissée traîner au sol. Le salaud m'aurait presque fait hurler si je n'avais pas encore un peu de dignité. Il me force à me relever. J'aimerais le tuer, mais ce ne serait pas raisonnable. Je t'ai promis de changer, Heather, de faire des efforts pour que tu ne sois pas trop en colère après moi.

Chapitre 3

Leonard

Cesse de cogner mon cœur, il est trop tôt pour mourir.

Pour tenter de me calmer, je suis entré dans une chambre au hasard. J'ai tout fait pour semer le toubib, mais j'ai avancé presque les yeux fermés et je n'ai aucune idée de l'endroit où je peux me trouver. A présent, je m'adosse à l'un des pieds chromés d'un lit, le bas du dos appuyé contre la roulette qui permet à ce cercueil d'être transporté facilement par l'autre vieux fou d'un bout à l'autre de l'hosto. Il a absolument fallu que je m'assoie, pour que mon rythme cardiaque redescende. Je l'ai fait au prix de sérieux efforts, car le carrelage de cette piaule est d'une saleté qui ferait pâlir de dégoût n'importe quel patient admis ici. J'aurais pu m'asseoir sur le lit, mais on dirait que quelqu'un l'occupe. Je n'ai pas regardé de trop près, mais il a l'air plutôt raide. L'odeur me donne un petit indice sur la question. On dirait que ce con de Midkiff laisse traîner ses morts un peu partout.

Après une longue expiration, quand je crois pouvoir faire finalement redescendre la tension, je lève les yeux vers l'encadrement de la porte que j'ai laissée entr'ouverte. Ce que je vois de lui en premier, ce sont des longs cheveux grisâtres et crados. Puis un visage sombre, avec deux tâches noires à la place des yeux. Ce n'est que lorsqu'il s'avance dans le rayon de lumière qui s'infiltré par le volet que je vois les yeux, tellement enfoncés dans les orbites qu'on doit les chercher. Il grommelle un truc et ses lèvres ne bougent même pas. Effrayé par le bonhomme, je suis presque prêt à me coucher à côté du macchabée. Ne fais confiance à personne. C'est toi qui me l'as appris, Heather.

Bizarrement, ce gars me fait un drôle d'effet. Je baisse ma garde. Je ne ressens pas le même genre de dégoût qu'avec le doc. Lui, il est juste crade et vieux. Malgré ça, il me donne l'impression de ne pas vouloir faire de mal à une mouche. Pourtant, il a l'air de lui manquer une case. Il s'avance, et il passe devant moi en traînant la savate, pour venir faire un tour sur lui-même au milieu de la pièce. A ce moment-là je me rends compte qu'il ne m'a même pas vu. Je ne sais pas si je dois me manifester ou s'il faut attendre qu'il ressorte par où il est arrivé. Je le vois qui se place dans la lumière, et il fixe le creux de sa main gauche. J'en ai vu des dingos, mais celui-ci a l'air d'être un champion.

Il semble avoir fini son manège parce qu'il fait demi-tour et il ressort de la pièce comme il est entré, en traînant les pieds. Je rêve...

Au moment où je ne vois plus qu'une silhouette noire, prête à disparaître de mon champ de vision, j'entends :

« - Fais gaffe à pas prendre racine. C'est dangereux de rester sur place ici. La mort vient prendre d'abord ceux qui croient la défier. »

Je réalise alors que cet étrange oiseau m'a effectivement vu, là, dans l'ombre au pied du lit. Je me lève d'un seul coup et je sors précipitamment de la chambre, juste derrière lui. Ce mec pousse à la curiosité et du coup réveille la mienne. Je fais quelques pas un peu plus rapides, pour le rattraper. Je me mets à sa hauteur et j'entreprends aussitôt d'engager la conversation. Il est bizarre, mais il m'intéresse plus que cette loque de Midkiff. Je lui demande ce qu'il faisait à tourner en rond au milieu de cette chambre.

« - J'attends l'heure. Elle ne va plus tarder. » me répond-il.

Pendant quelques secondes, je cherche en vain la réponse de l'énigme. Et comme je ne comprends pas, je lui dis, d'un ton par lequel je veux lui faire sentir qu'il me fait l'effet d'un mec dérangé :

« - Cool. Qui ça ? »

Il tourne la tête vers moi. On dirait qu'il sourit, mais je n'en suis pas sûr.

« - Dieu. » annonce-t-il d'une voix on ne peut plus neutre.

Je ne réponds pas, mais je me rends compte qu'il y a bien longtemps que je n'ai pas eu envie de rire comme maintenant. Et puis il me semble apercevoir ce que cet illuminé tient dans sa main gauche, qu'il regardait si attentivement tout à l'heure. Ma curiosité s'éveille encore un peu.

« - C'est quoi, ça ? »

Il ne dit rien. Il marche droit devant lui, toujours en traînant des pieds. Puis après quinze bonnes secondes d'un silence feutré :

« - C'est ce qu'elle est venue chercher. »

Alors, je regarde la babiole sur laquelle ses doigts aux ongles jaunis se referment légèrement. Mon envie de rire se fait encore un peu plus présente.

« - Okay, alors Dieu va venir te voir tout à l'heure parce qu'elle a besoin d'un médaillon avec des gribouillages dessus. Et sinon, ça va ? »

L'autre crispe ses doigts sur l'objet et son sourire, déjà presque imperceptible, s'efface tout à coup.

« - Ne te moque pas de Dieu, mon ami. Pas un jour comme celui-ci. »

Du tac au tac, je rétorque :

« - C'est pas de Dieu que je me moque. »

Et je lâche un rire en voyant la gueule qu'il tire. Mais les paroles et le ton sérieux qui suivent pourraient me donner envie de ravalier mon orgueil.

« - Tu as raison de rire. Le rire est salvateur, ça t'aidera peut-être lorsqu'elle montera sur l'autel et lèvera les mains au ciel. C'est elle qui nous guidera, et si tu ne la suis pas, tu pourras toujours rester dans la merde où tu es. Tu ne crois donc pas en elle ? »

D'un coup, je m'arrête ; alors que lui continue à marcher, sans même tourner la tête vers moi. Il passe la double porte devant laquelle je me suis arrêté.

« - Attends ! Attends ! Désolé... Je plaisantais. »

Je pousse la porte à mon tour et je le rejoins.

« - Allez, c'est bon, quoi... Si on peut pas se détendre un peu... Ca fait des jours et des jours que je n'ai plus une seconde de repos. La ville ne me laisse plus respirer. »

Nous arrivons dans un hall d'entrée carrelé, noir et blanc, comme un damier. C'est bizarre, mais cet endroit commence à me foutre vraiment les jetons. Nous venons à l'instant de passer devant trois brancards sur lesquels des patients dormaient gentiment, abandonnés au milieu du passage. Tous dégageaient une odeur pestilentielle. Il me faut absolument détendre un peu l'atmosphère.

« - Moi c'est Stanley. Désolé de m'être moqué un peu. »

L'autre me regarde et hausse les épaules.

« - Tu es seul juge, Stanley. Je n'ai pas de conduite idéale à te proposer. »

Je tâche alors de réfléchir utile. Dans ce bordel, est-ce que ce mec ne pourrait pas m'aider un peu ? J'ai sûrement plus de chances de te trouver en partant avec lui qu'en restant seul, en laissant la ville me balader d'un endroit à un autre. Je suis sur le point de me laisser convaincre par une idée qui n'est pas à moi, par quelque chose que j'ai toujours refusé. Presque confus, je lâche ces mots, et la voix avec laquelle ils sont prononcés ne semble pas être la mienne.

« - En cas de problème, l'union fait la force, non ? »

Son visage déjà à moitié dégomme par je ne sais quelle drogue se mue alors en une espèce de point d'interrogation géant. Ses traits s'affaissent encore et il semble prendre dix ans en deux secondes.

« - De quoi tu parles ? »

Aïe. J'ai sûrement été un peu vite. Je suis tellement habitué à faire route tout seul, que j'en ai oublié les codes de base de la communication. Il est peut-être moins fou que ce que je pensais.

« - Ben... La ville est bizarre. On se soutiendrait tous les deux, non ? On sait jamais ce qui peut arriver. »

Je reste silencieux, attendant sa réponse qui ne tarde pas.

« - Si tu le dis. Tu veux vraiment m'aider ? »

Je fais une espèce de grimace qui traduit à peu près mon accord. Je n'aime pas me mettre au service de quiconque, mais je pourrais faire une exception si c'est pour te revoir, Heather. Le vieux aux cheveux longs me toise légèrement en levant le menton et en fronçant les sourcils. Malgré ça, on pourrait bizarrement se mettre à lui faire confiance. Mais moi j'ai fait fausse route.

« - Moi c'est Leonard. Si tu veux m'aider, tu t'arrêtes ici et tu m'oublies. » Il s'éloigne alors, en levant les yeux au plafond. Puis pour lui-même, mais suffisamment haut pour que je l'entende, il crache : « Pourquoi est-ce que je lui ai adressé la parole ? »

Je ne suis finalement pas si surpris. Ce qui était étonnant, c'était que je ne me sois pas encore fait congédier, j'aurais presque avalé que quelqu'un veuille enfin de moi à ses côtés. Mais je dois arrêter de me faire des illusions. Je n'ai que toi, Heather. Mon errance va continuer, jusqu'à ce que tu viennes jusqu'à moi.

Chapitre 4

Les poupées

Je pousse des portes par dizaines, mais je ne trouve pas ta cachette.

Je viens d'arriver dans une remise. Un vague trait de lumière tombe sur des étagères pleines de bidons de produits d'entretien. Et par terre, au milieu de la pièce exiguë, un coffre à jouets. Que peut bien foutre un coffre à jouets dans ce cagibi ? Si c'est Midkiff ou Leonard qui l'ont mis là, je ne devrais pas me poser de questions. Maintenant, je sais qu'ils sont tous deux aussi barrés l'un que l'autre. Je devrais être habitué pourtant : un coffre à jouets dans une remise de produits d'entretien, c'est sûrement moins bizarre que des cadavres enroulés dans des draps crasseux aux quatre coins de l'hôpital.

Le coffre a une plaque gravée de petits dessins, et une minuscule clef dorée est restée sur la serrure. Je tourne alors la petite clé et je lève le couvercle. A l'intérieur, je trouve des poupées de chiffon, toutes identiques. Et en dessous, un carnet à spirale dans lequel il reste quelques feuilles blanches.

Tu aimes les poupées, Heather ? Je suppose que oui. Je vais te les offrir. Ce sera mon cadeau, puisque c'est moi qui les ai trouvées. Leonard a dit qu'une déesse arriverait bientôt pour tous nous sauver. Malgré qu'il soit complètement barge, j'aurais presque envie de dire qu'il y a un peu de vrai là-dedans. N'est-ce pas, Heather ? Tu seras ma déesse, tu ne seras rien que pour moi, comme tu l'as toujours été. Tu m'emmèneras avec toi. Je le sens. Si je suis venu dans cet hôpital, c'est que je savais qu'il allait s'y passer quelque chose.

Mais ils vont certainement essayer de nous séparer, ou de m'empêcher de te retrouver. Il faudra que je me tienne loin d'eux, ou que je m'en débarrasse.

J'ai une idée. Je veux te déclarer mon amour, Heather. Je veux que lorsque tu arriveras ici, tu saches à quel point mon cœur déborde d'amour pour toi. Je vais t'écrire des lettres et t'offrir ces poupées. Qu'en penses-tu ? Tu es d'accord, bien sûr. Car tu aimes les poupées et les déclarations d'amour. Et tu m'aimes, moi.

Je prends alors le petit coffre sous le bras, fier de ma trouvaille et pressé de m'engouffrer dans une pièce pour écrire à Heather tout mon amour. Je pourrais m'enfermer dans le bureau de cet enfoiré de médecin. Ça le ferait bien chier.

Le sourire aux lèvres, j'entreprends alors de remonter les escaliers que je viens de descendre pour me rendre à l'étage inférieur, puis d'atteindre le bureau de Midkiff pour, juste l'espace d'une heure, m'asseoir dans son fauteuil de cuir et me sentir au-dessus du monde. Seul contre tous, mais avec toi, Heather.

Mais au sommet de l'escalier, un goût acide me vient subitement dans la bouche, en même temps que j'entends, au loin, la sirène qui me fait tant trembler. Comme s'il était possible de lui échapper, de courir plus vite qu'elle ne progresse, je prends la fuite. Mais de nouveau mon ventre se soulève, je me plie en deux et je vomis. Je fais tout mon possible pour avancer quand même, pour me relever, malgré ces griffes invisibles qui se referment sur ma cage thoracique toute entière. J'essaie de marcher. Je fais quelques pas. Mais pas plus d'une dizaine. Jamais plus d'une dizaine.

Je me prends les pieds dans une putain de chaise roulante qui traînait là, dans ce couloir crasseux. En moins d'une seconde, je me retrouve avec la main solidement fermée sur le bras du macchabée qui l'occupait. Je l'ai entraîné dans ma chute, la chaise s'est renversée, et lui avec. Pour me rattraper, j'ai refermé mes doigts sur quelque chose au hasard. L'horreur m'a alors saisi les tripes et me les a broyées à l'intérieur du ventre. J'ai lâché immédiatement, frottant ma main frénétiquement sur le sol jusqu'à me défaire la peau.

Je hurle, mais aucun son ne sort de ma bouche. Ou alors, je n'entends plus rien. Le bruit de la sirène se rapproche rapidement de moi, jusqu'à ce qu'il me semble l'entendre à l'intérieur de moi-même. Les couleurs se ternissent, les formes s'évanouissent. Tout s'arrête.

« - Heather ?

- Oui, Stanley ?

- Je peux te demander un truc ? »

Elle m'a souri. Ça m'a encouragé.

« - Tu es toujours amie avec Colleen ? »

Elle a eu un drôle d'air. Comme si je lui posais la question qui tue.

« - Tu sais bien que je n'ai jamais été amie avec elle. C'est toi que j'aime, Stanley. »

D'un seul coup, le poids que j'avais dans la gorge est redescendu. Un nouveau sourire s'est dessiné sur ses lèvres et à ce moment-là, j'ai réalisé que je l'aurais suivie partout, même au bout du monde.

« - Elle ne m'aime pas. Elle est méchante avec moi. »

Heather a semblé réfléchir, puis elle a hoché la tête de haut en bas, en disant :

« - Oui, tu as raison, Stanley. Ne te laisse pas faire par cette peste de Colleen. Je ne l'aime pas non plus. Méfie-toi de tout le monde. Ne fais confiance à personne. Sauf à moi. »

Chapitre 5

Premières lettres

La solitude sera ma pire ennemie maintenant que tu t'en vas.

Ce rêve était étrange et pourtant terriblement apaisant. Mais je ne dois pas me laisser prendre. Mes yeux se rouvrent, le macchabée descendu de son fauteuil est toujours là, non moins inerte qu'avant, et moi je dois reprendre mes esprits.

Où en étais-je ? Je voulais m'isoler. T'écrire. Communier avec toi et ne sentir mon corps qu'au travers du tien. Mais encore une fois, cette ville en a décidé autrement. Une profonde haine naît en moi, Heather. Je ne contrôle plus rien. J'ai envie...

D'hurler.

De bondir.

De tuer.

De partir.

De t'aimer.

De mourir.

« - Quelqu'un m'entend ? Est-ce qu'il y a quelqu'un dans cette ville de merde ? Il n'y a donc pas un seul esprit sain, ici ? »

Mais je m'égosille pour rien, il n'y a personne ici. Je suis seul. Désespérément seul. Loin de toi, Heather. Tu m'avais dit que tu viendrais, tu m'as donc menti, toi aussi ? Il faut que je me calme. Mon cœur s'emballe encore... Je vais crever ici.

Ecrire ton nom va m'aider, Heather. Je vais écrire, oui. Je crois que ça va m'aider à retrouver la lumière qui me guidait dans ces ténèbres, et qu'étrangement je crois avoir perdu depuis que j'ai mis les pieds dans cet hôpital.

Et puis je dois tenir cette promesse que je t'ai faite. Tu auras mes poupées et mes lettres, Heather, je serai prêt pour nos retrouvailles.

Je rejoins une aile de chambres de patients et j'ouvre toutes les portes, jusqu'à trouver un endroit où élire provisoirement domicile. Miraculeusement, la dernière pièce au fond semble convenir à mes critères. C'est une des seules qui ne soit pas rongée par la pourriture, baignée dans des effluves de mort ou recouverte par la crasse.

Je m'assois sur le bord du lit. J'ai trouvé un stylo dans un tiroir de cette chambre, j'arrache aussitôt une feuille du carnet trouvé dans le coffre. Je suis si fébrile, mes mains tremblent de plus en plus. Pour ma première lettre, j'ai peur d'être maladroit si je me livre entièrement. Je retrouve alors dans mon esprit des mots que j'ai lus ailleurs. Peut-être les ai-je appris de la bouche d'un professeur quand j'allais à l'école. Je veux te les dédier et y ajouter ma touche personnelle. Alors comme ça me vient, j'écris. Je me soigne en t'écrivant, Heather.

*« Libre comme le feu, tes cheveux noirs comme le ciel nocturne, répandent leur parfum.
Mon cœur battant dans mes entrailles.
Comme une tempête, soumis à ton joug.
Ton regard, si pur comme un cadeau quand tu souris.
Mes pensées, désordonnées, ma respiration comme l'opium qui rend fou...
Eric, grand poète qui exprime si bien ce que je ressens.
J'aurais dû me méfier de cet endroit, j'aurais dû garder mes esprits.
Et pourtant, il est si agréable de tomber fou d'amour pour toi.
Mais pourquoi n'acceptes-tu pas la preuve de mon amour ?
Ne fais pas de manières, pas maintenant.
Après tout, nous ne faisons qu'un.
Je te donne ce que je me donne.
Stanley Coleman. »*

Au moment où je signe la lettre, un intense sentiment de satisfaction me parcourt l'échine et m'envahit tout entier. J'ai un frisson à la seule idée de penser que bientôt, elle sera là, à moi et avec moi. Je suis très satisfait de cette première lettre. Mon cœur s'est calmé et la douleur semble vouloir me quitter tout doucement. Malgré tout, j'ai peur. Peur qu'elle ne m'entende pas, ou qu'elle m'ignore. Je ne pourrais pas survivre à ça. Au fond de moi, j'é mets quelques réserves pour ne pas être déçu, mais je suis incapable de me faire à l'idée. De mes doigts secoués par la peur, je plie la feuille en deux, et précautionneusement, je la glisse dans le tiroir de la table de nuit de cette chambre où j'ai élu domicile...

Cette lettre, je veux te la donner en mains propres. Lorsque j'aurais écrit les lettres, lorsque j'aurais avoué, crié à la face du monde que je t'aime, tu seras disposée à me donner tout ton amour. Je n'en doute pas, car que puis-je faire de plus beau et de plus méritant que ça ? Depuis le temps que nous sommes séparés, nous nous cherchons comme deux âmes en peine qui refuseraient de quitter le monde sans se toucher une dernière fois. Ne nous cherchons plus, Heather, trouvons-nous enfin.

Tu m'as dit de ne faire confiance à personne. J'ai choisi donc de n'écouter que mon cœur. Mon cœur ne voit que toi au bout du tunnel, il me dit d'ignorer tous les autres. Tous ceux qui veulent m'empêcher d'aller vers toi. Je les entends me plaindre, crier, te supplier, me retenir.

Je veux aller plus loin encore, pendant que ni Midkiff, ni Leonard ne sont là pour me déranger. Mes mains tremblent encore plus, je sens que tu n'es plus très loin de moi, Heather. Il faut que je me dépêche d'écrire mes lettres et de préparer mes poupées. Depuis combien de temps suis-je ici ? Il me semble que le temps ne fait que s'étirer. J'ai subitement peur que l'on t'éloigne de moi. Par des mots couchés sur le papier, je veux rester près de toi. Machinalement, je fais courir la pointe du stylo.

Tout en gribouillant, je prends une poupée pour chacune de mes deux premières lettres. J'essuie les poupées avec un coin de ma chemise ouverte, je veux qu'elles soient les plus belles possibles, qu'elles accrochent ton œil venu chercher les preuves de mon amour. Mes gestes sont secs, mécaniques, j'ai l'impression de ne plus contrôler mes bras. Je suis comme en transe, mais une transe proche de l'extase dont je ne veux pas me libérer.

« Le jour est enfin arrivé.

Enfin... nous allons nous rencontrer.

Tu étais toujours dans mes pensées, ici, dans cette cellule lugubre.

Je ne connaissais même pas ton nom, ton visage, jusqu'à ce jour.

Maintenant, je sais. Je sais que tu es l'élue que j'attendais.

Et toi ? Ne m'attendais-tu pas aussi ?

C'est pour ça que tu es venue me délivrer.

Oh, je t'aime tant Heather. Je veux te donner ma meilleure poupée.

Je l'ai faite pour commémorer notre rencontre, le début d'un amour éternel.

Ah, je vois déjà ton visage souriant.

Stanley Coleman »

J'ai besoin de quelque chose de tranchant. Il me faut un truc pour ôter la tête de ces poupées, enlever un peu de la bourre qu'on trouve à l'intérieur, et glisser dans leurs corps de chiffon un petit cadeau plus personnel, que toi seule pourras trouver. A chaque fois, quelque chose de différent. Il doit y avoir des centaines de babioles dans les tiroirs de Midkiff. Des trucs que les patients oublient... Des bijoux peut-être. Ah, si je pouvais trouver la bague que je passerais à ton doigt quand tu seras là... Je rêve de te couvrir de magnifiques cadeaux. Comprends-tu la force de mon amour, Heather ? Nous saurons bientôt si ce que nous ressentons est fort comme je le crois.

Chapitre 6

Claudia

Les murs bougent et une odeur de sang plane alentour.

J'ai déjà deux lettres et deux poupées que je dois vite poser derrière moi, pour que tu les trouves et qu'elles t'indiquent le chemin. Les tiroirs de Midkiff sont pleins d'un bordel sans nom, comme je l'avais prévu. Je devrais pouvoir trouver assez de choses pour te faire les cadeaux que tu mérites. Mais je dois me dépêcher, encore et toujours, car on dirait que les choses changent et tout va plus vite. J'ai de plus en plus l'impression d'étouffer. J'ai l'impression qu'une mâchoire de fer a saisi mes organes internes et se resserre progressivement, jusqu'à ce que je lâche tout dans un seul et dernier souffle. Il y a ici les insectes les plus gros que j'aie vus de toute ma vie. D'où sortent-ils ? Il doit y avoir des trous dans les murs.

Un cutter. Ça fera l'affaire pour le moment. Mais je ne dois pas m'attarder ici, Midkiff va revenir et s'il me voit là, il ne me lâchera pas. J'arrache alors le tiroir de sa glissière et je pars avec, dans mon repère, les babioles se promenant au fond, comme des billes sur un plateau en bois, au rythme pressé de mes pas. Dans les couloirs, la peinture des murs s'écaille, on dirait que le temps s'accélère. Ils étaient encore intacts il n'y a pas si longtemps.

Mais la rencontre que je redoutais se produit plus tôt que prévu. Il y a deux affreux dans cet hosto que je ne dois plus croiser sur mon chemin avant d'avoir fini mon travail. Et voilà que j'aperçois à l'angle d'un mur le plus chevelu des deux, qui me fait face. Je m'arrête aussitôt et je recule jusqu'à m'appuyer sur le mur, noirci de crasse humide, pour qu'il ne me voie pas. L'image de cette rencontre impromptue reste gravée sur mes rétines quelques secondes, et lorsque je baisse lentement mes paupières, je réalise que j'en ai vu deux.

Deux chevelus, aussi moches l'un que l'autre. Il y en a un que je connais déjà ; et l'autre, dont on ne voit pas les pieds, est comme suspendu dans les airs, dans une grande robe noire. Ils m'ont certainement vu. La première fois, le plus vieux m'avait vu dès qu'il était entré dans la chambre, il m'avait simplement laissé croire à ce que je voulais.

Les deux hommes ne bougent pas. Ils ne semblent pas venir vers moi. Ils ont plutôt l'air en grande conversation, et je n'en manque pas une miette.

« - Dis-moi où elle en est, Claudia. »

Un silence. Puis une voix de femme. Cassante, implacable même. Je me suis trompé. Le deuxième chevelu est de sexe féminin.

« - Elle sera là très bientôt. Maintenant laisse-moi. »

Nouveau silence. Puis une exclamation étouffée, et une explosion de colère. Je ne sais pas qui elle est, mais cette folle hurle à pleins poumons.

« - Lâche-moi ! Tu sais très bien que ce que tu fais est vain. Dieu doit sortir de ce corps. Cette pute de Heather, ou peu importe comment on l'appelle, n'est pas digne de la porter. Elle la fera mourir. »

Autre silence. J'ai entendu prononcer un nom qui excite en moi une étrange colère.

« - Tout ça ne te mènera à rien, Claudia. Tu ne deviendras pas Dieu à sa place.

- Qui t'a dit que c'est ce que je cherchais ?
- Personne ne m'a rien dit. Je le sais, c'est tout. Tes désirs dépassent les limites de la raison, Claudia. Tu sais que je ne te laisserai pas faire ça.
- Tu feras quoi ? Tu n'es qu'un microbe. Ne te mesure pas à ce que tu ne comprends pas. »

Une autre exclamation étouffée. Un geste de lutte. On dirait qu'il l'a saisie par le bras et qu'elle redouble d'efforts pour se libérer. Il semble qu'elle y soit parvenue.

« - Je dois avoir une folle en guise de fille », tranche Leonard.

La folle vient vers moi, j'entends comme un bruit de pieds nus précipités sur le sol carrelé. Peu m'importe son identité, ce que je sais, c'est qu'elle ne vivra pas plus longtemps. Une sorte de rage indescriptible a explosé au plus profond de mes entrailles. C'est comme un œuf qui a libéré un poison que je voudrais cracher au visage de cette ignoble créature. Elle vient de te traiter de pute, tu as entendu, Heather ? Machinalement, je serre le cutter que j'ai dans la main droite et mon bras se raidit. Sous l'effet de la colère, le tiroir de Midkiff que je porte sous l'autre bras m'échappe d'un seul coup, tombe sur le sol, répandant son contenu hétéroclite à mes pieds. La folle est à moins d'un mètre de moi, elle vient d'arriver dans l'angle. Elle s'est retournée brusquement au bruit du tiroir.

Sans réfléchir, je surgis et cherche à placer aussitôt le cutter à deux petits infimes centimètres de son cou. Mais elle est plus grande que moi et ses bras cachés sous sa robe noire surgissent comme des tentacules et cherchent à s'accrocher. L'une de ses mains aux doigts écartés forme une étoile devant mes yeux, s'écrase sur mon visage, me pétrissant les joues, m'écrasant le front. Ses doigts, comme des tiges métalliques que l'on ne peut faire plier, s'immiscent en moi : un pouce s'invite sous ma lèvre supérieure et presse la gencive qu'elle protégeait, tandis qu'un index se place sur mon œil droit et appuie sans remords, comme pour le faire sauter hors de sa cavité. La force qui m'étreint est indescriptible. De sa grande main cadavérique et pourtant puissante, la folle me force à reculer et à laisser tomber mon cutter, avec le reste de mes trouvailles répandues autour de mes pieds. Je ne peux que me plier à sa volonté. Elle me rend alors ma liberté en me projetant en arrière. Je n'ai d'autre choix que de tomber assis sur la glissière en fer du tiroir, que j'ai arrachée avec lui.

Mais elle se désintéresse de moi pour tourner vers la gauche son affreuse tête encadrée des mêmes cheveux gris que l'autre. Levant les yeux vers l'endroit où je devine que Leonard est resté, elle lance son venin :

« - Tu n'avais rien trouvé de mieux pour m'arrêter ? Le courage de me tuer toi-même te manquait ? »

Elle fait un brusque demi-tour, sa grande robe noire la suivant de peu dans ce mouvement rapide, puis elle s'éloigne. Je ne suis pas certain de ce que je vois, mais il me semble qu'un peu avant de passer l'angle du mur suivant, elle lève la main gauche, laissant la manche de sa large robe tomber sur son coude. Pour la troisième fois en peu de temps, j'entends la sirène au loin.

Cette fois pourtant, je ne perds pas connaissance, je ne vomis pas non plus, ni même me tords de douleur, écrasé par la lourdeur de ma tête. Je suis aux premières loges pour contempler le spectacle ahurissant que cette folle vient apparemment de déclencher. Cela consiste en une rapide mutation de mon espace vital, pourtant déjà bien réduit.

L'atmosphère alors si glaciale de la ville plongée dans un brouillard impénétrable se change en une chaleur infernale indescriptible. Au son de la sirène, les murs du couloir sont pris d'assaut par une substance gluante qui naît sous mes pieds et recouvre tout. Les murs se couvrent de pustules rougeoyantes prêtes à éclater et à libérer je ne sais quelle sorte de pus. Une tapisserie vivante que le diable ne renierait pas.

Tout passe du noir à un mélange d'ocre et de rouge vif.

Tout s'enflamme.

Dans la chaleur étouffante, on pourrait dire que tout meurt.

Et pourtant tout prend vie.

Chapitre 7

Réalité abjecte

Le silence me compresse les tympans ; mon cerveau explose sous la pression.

« - Heather ? Je peux te poser une question ?

- Tu fais chier, Stanley ! Quoi encore ? »

Refroidi par le ton sans équivoque, je me suis tu et je n'ai pas osé aller plus loin. Mais c'est elle qui a insisté. Peut-être s'est elle rendue compte de la méchanceté qu'elle avait mis dans sa voix, car sa deuxième phrase, juste après un long soupir, a été légèrement plus douce.

« - Qu'est-ce qu'il y a ?

- Non, laisse tomber. Si tu ne veux pas m'entendre, je me débrouillerai seul. Il faudra bien que j'apprenne, de toutes façons. »

Elle n'a pas dit le contraire. Elle en a même rajouté.

« - En effet, Stanley, et le plus tôt sera le mieux. Tu as huit ans de plus que moi, merde. Ce serait plutôt l'inverse qui serait logique, tu crois pas ? C'est moi la « petite sœur » dans cette histoire. Fais-toi un peu confiance aussi, arrête de tout faire en fonction de moi. Grandis ! »

Je me souviens avoir versé des larmes toute la nuit après ça. C'est vrai que je l'avais sans doute cherché.

Le destin semble m'avoir imposé le souvenir d'un moment malheureux de cette misérable existence, au moment précis où je ne peux trouver autour de moi un cadre assez réconfortant pour oublier.

Les plaintes lancinantes que j'entendais et que je croyais venues du plus profond de moi-même ne sont pas de mon fait ; à présent j'en suis sûr.

C'est la ville. Jusqu'alors, à chaque fois que cette maudite sirène retentissait, je perdais connaissance. Mais là, je réalise que je suis bien présent. Je ne sais pas s'il y a matière à se réjouir pour autant : je voudrais pouvoir, puisqu'il est impossible de s'échapper de cet enfer, progresser en lévitation, pour qu'aucune partie de mon corps ne soit contrainte d'entrer en contact avec cette matière infecte qui recouvre les murs et le sol. Qui est responsable de ce décor douteux ? Je cherche – quelque chose, quelqu'un, le moindre petit repère – en prenant une infinie précaution à ne toucher aucun mur, en progressant les bras tendus devant moi, comme un somnambule. Je voudrais fermer les yeux et me réveiller ailleurs, dans un monde sain. Mais c'est impossible d'ignorer ce spectacle désolant : un cri puis une série de plaintes d'effroi m'oblige à tourner la tête. C'est Leonard. Lui aussi est pris au piège.

Il semble avoir cherché avant moi à fuir, en prenant l'ascenseur. Mais réalisant l'absurdité d'une telle demande, il regarde désespérément la porte métallique qui

refuse de s'ouvrir ; il écrase frénétiquement les boutons. J'aperçois alors la raison pour laquelle il cherche tant à prendre cet ascenseur. Une abomination sortie de nulle part vient sur lui, lui demandant avec des plaintes successives et rapprochées un secours qu'il ne consentira pas à lui offrir. La chose a tout d'un corps humain entièrement nu. Mais à mesure que je m'approche, osant même appeler Leonard par son prénom, je m'aperçois que ce corps est agité de spasmes, qu'il est constellé de plaies et traversé de lacérations, et qu'en plus de deux bras et deux jambes anormalement articulés, il est doté d'un cinquième membre d'une prodigieuse longueur, osseux, avec trois articulations, qui relie le nombril à la tête dans laquelle il plonge par le haut.

Je réalise alors que le mince espoir que j'ai de le voir se retourner pour tenter d'échapper aux plaintes de ce monstre est bien mince. Pourtant, malgré ma rancœur pour cet homme qui ne m'a laissé aucune chance, je serais prêt à lui tendre une perche, à l'attendre, à lui permettre de se joindre à moi pour chercher l'issue de cet interminable cauchemar.

Mais je suis bientôt moi-même pris pour cible par une autre absurdité du même genre que celle avec laquelle se débat Leonard. Le monstre qui arrive sur ma droite par un couloir adjacent m'impose la vue de son corps lui aussi nu, maigre et hérissé d'excroissances. Si les monstres qui nous assaillent ont un sexe, celui qui me fait face est peut-être une femme, puisque malgré moi, je ne vois au milieu de ce corps qu'une poitrine qu'en d'autres circonstances j'aurais jugée d'un volume respectable. Mais la nausée me vient subitement alors que le monstre s'avance et se montre encore un peu mieux. Comme celui qui demeure dans le dos de Leonard, celui-ci est doté d'un cinquième membre, tout aussi osseux et décharné. Mais quel Dieu punitif a pu choisir de placer ce nouveau membre entre la vulve et la bouche de cette monstruosité ? Qu'a-t-elle fait pour se voir affublée d'un tel appendice, et qu'ai-je fait, moi, pour devoir supporter cette vue ?

L'envie de supprimer cette erreur de la nature se fait brusquement aussi vive que l'acidité de cette substance qui m'est remontée dans la bouche. Leonard hurle à présent. Que dois-je faire ? Aller au-delà de mes peurs les plus viscérales et empoigner le monstre qui le menace pour le jeter loin de lui ? Ou chercher avant tout à assurer mon salut et m'éloigner de l'image provocante du monstre qui n'est désormais plus qu'à trois mètres de moi ?

J'appelle encore : « Leonard ! » Pour qu'il trouve le courage de lâcher cet ascenseur, de chercher autre chose, de cesser de s'entêter dans un cul-de-sac. Mais un regard dans sa direction me suffit pour m'apercevoir que quoi je fasse, il ne tentera rien. Je ne suis pas sûr que ces créatures nous veuillent du mal, mais je ne préfère pas attendre pour le vérifier.

Je m'enfuis alors. Je me détourne de cet immondice qui impose à mes yeux la vue de ce sexe d'où surgit ce membre impossible.

Et je réalise que l'hôpital tout entier semble en proie à l'indécence de cet autre Dieu créateur. Leonard disait que c'était aujourd'hui. Etait-ce cela qu'il attendait ? Est-ce ce Dieu vengeur le responsable de tout ça ? Plutôt mourir que d'ouvrir les mains pour qu'elle me mène au paradis, si son paradis ressemble à ce monde ignoble. Moi, je reste là et j'attends ta venue, Heather.

Alors que je presse le pas, derrière moi un long cri se fait entendre. Le monstre a-t-il fini par faire entendre à Leonard que l'ascenseur n'arriverait pas ? Je n'en sais rien, et je m'en moque. Ce qui m'importe, c'est de m'en sortir maintenant. J'ai compris que je ne devais plus rester sur place. Que comme disait l'autre, la mort vient prendre d'abord ceux qui croient la défier.

Je cours donc, et j'essaie d'ignorer les autres apparitions dont je suis la victime, au détour des couloirs rougeoyants de l'hôpital. Les monstres sont tous les mêmes, mais à chaque fois les deux points où s'accroche le cinquième membre sont différents, et je ne veux pas céder à l'ignoble tentation de les regarder en détail. Je tourne la tête, je crache en espérant que je n'aurai plus rien à vomir dans un moment, et je cours plus vite que le décor ne se meut.

Chapitre 8

Le choix des sentiments

Tu dois être là maintenant, sinon pourquoi sentirais-je ta présence ?

Aussi surprenant que cela puisse paraître, il semblerait que j'aie réussi à m'échapper de cette dimension cauchemardesque, pour revenir dans quelque chose de plus sain. L'envie de tuer cette dénommée Claudia ne m'a pas quittée, bien au contraire. Mais pour le moment, notre histoire est plus importante que tout, Heather. Elle veut nous éloigner l'un de l'autre, j'en suis désormais certain, mais cela ne pourra pas se passer comme ça. De toute urgence, je dois finir mon travail pour que tu trouves mes lettres et mes poupées. Tu es aux portes de mon cœur et je tarde à t'en donner la clé. Je m'en voudrais à jamais si tu ne me trouvais pas à cause d'une négligence de ma part.

J'ai perdu les babioles de Midkiff, mais les poupées sont toujours dans la chambre où je les avais laissées. Dieu merci. Il faut à tout prix que je reprenne où j'en étais. Je pose mes deux premières lettres et mes poupées. Si tu vois une de mes poupées, tu sentiras ma présence. Tu auras une envie si forte de me voir que tu chercheras inévitablement les autres, qui te guideront jusqu'à moi. Il me suffit de poser la première dans un endroit visible.

Satisfait, je retourne immédiatement à l'écriture et à la fabrication des autres poupées. Je saisis à nouveau mon stylo et je tourne une nouvelle page du bloc. Je n'ai pas peur de ne pas réussir à t'interpeller, Heather. J'ai juste peur que tu ne veuilles plus de moi. Mon écriture se fait effrénée, furieuse, je n'ai plus le temps, je dois finir, je dois te voir, un retard me coûterait ton amour. Mes mains contrôlent mon esprit, je m'en rends compte, mais cette sensation me vaut un plaisir que je n'éprouve qu'en pensant à toi. Je ne veux pas que cette fièvre me quitte.

« Heather, élue sacrée de mon cœur.

Mon regard est éternellement posé sur toi.

Où que tu ailles, quoi que tu fasses, je ne te perds jamais de vue.

Je sais ta solitude.

Et pourtant, une simple clé suffirait pour écarter ces sentiments à jamais.

Nous ne sommes pas vus depuis si longtemps.

Sois patiente... c'est presque fini.

Je serais patient, moi aussi, malgré mon désir ardent de te serrer dans mes bras.

La clé est derrière les étagères du passage souterrain.

Pourquoi là ? Demande au médecin, cet idiot.

Il n'y a pas un seul esprit sain ici.

Pas plus à l'hôpital que dans tout Silent Hill.

Sauf le mien.

Stanley Coleman »

Je réalise, avec une part de honte, mais une grande délectation, que le désir qui me fait écrire ces lettres a définitivement pris le contrôle de mon corps : mes pensées pour toi sont arrivées jusqu'à la satisfaction égoïste d'un plaisir que je n'espérais plus. Ce désir s'est tant concentré entre mes jambes que je lâche mon stylo et renverse la tête en arrière, les yeux révulsés. Je me sens bien et je me sens mal à la fois. Heather, viens vite à mon secours. Les montées en puissance de mon désir ne seront plus vaines quand tu seras là. Tu en éprouves aussi le besoin, nous le savons aussi bien l'un que l'autre.

Il y a certaines confessions que tu m'as faites et que je ne peux pas oublier, même si la folie s'emparait subitement de moi. Tu ne pourras pas me mentir, je connais tout de toi, je sais ce que tu ressens. Ce que tu éprouves pour moi n'est pas une simple amitié, Heather.

« Tu ne connais peut-être pas encore tes vraies émotions, mais tu les ressens inconsciemment.

Et tu essayes de te rapprocher de moi.

C'est une vertu, la voix du Paradis.

Si la porte est fermée, ouvre-la.

Utilise le mot de passe du portail de la prison.

Docteur... son nom m'échappe. Enfin, ce charlatan l'a affiché. Il devrait être là aussi.

Tu penses, 4 chiffres auraient suffi, mais non...

C'est dommage, non ? Je ne suis pas là. Ça ne t'énerve pas ?

Tu me manques mais tu es si cruelle.

Je te veux quand même, Heather.

Stanley Coleman »

Ces deux nouvelles lettres m'obligent à confectionner deux nouvelles poupées au plus vite. Laquelle préfères-tu en premier, Heather ? Qu'importe. Tu les prendras toutes, tu as toujours été une petite fille gâtée, n'est-ce pas ? Tu ne seras pas capable de choisir entre deux possibilités, tu as toujours eu l'habitude de t'engager sur deux voies à la fois. Tu as voulu m'avoir moi, et l'autre. Je revois ton visage, maintenant. Tes traits qui jusque là demeureraient flous quoi que je fasse gagnent en netteté à mesure que tu t'approches de moi. Oserais-je croire en ton amour ? Puis-je encore penser que tu ne me hais pas ? Tu m'as fait du mal, et tu ne cesses plus de m'en faire depuis que j'ai perdu ta trace. Que préfères-tu, Heather ? Faire mal ou qu'on te fasse mal ? Question difficile s'il en est... Mais t'a-t-elle effleuré l'esprit le jour où tu m'as laissé ?

« - Heather ? Tu ne m'aimes plus, je le sais.

- Mais merde, Stanley ! J'en ai assez de jouer les baby-sitters pour demeurés !
Lâche-moi.*

- C'est une merde.
- De qui tu parles ?
- Du mec que tu me préfères.
- Il n'y a jamais rien eu entre nous, Stan ! Réveille-toi. Sors de ton monde, putain ! En quoi ça te regarde, d'abord ?
- Je ne veux que ton bonheur, Heather.
- Ah ouais ? Alors tu me verras heureuse si tu me lâches la grappe ! J'en ai plus rien à foutre de toi. Et puis si tu veux que je te révèle un secret, à vrai dire, je ne sais pas si je suis encore amie avec Colleen. C'est une fille sympa, et qu'elle ne te plaise pas m'indiffère complètement, maintenant. Je ne veux plus te voir, Stanley. Dégage. »

Ces souvenirs m'arrachent maintenant les sanglots que je n'ai pas eu la force de faire sortir le jour où tout cela est arrivé, sans doute abasourdi par la violence des propos que je la croyais incapable de tenir jusqu'alors.

Sous l'effet de la rage, je ne m'aperçois plus des mouvements effrénés de ma main qui travaille la poupée. Les coups de cutter que je donne à la petite tête en plastique ne sont pas de mon fait, je me suis laissé emporter. Pourquoi suis-je allé si loin ? Je ne pourrai plus te l'offrir à présent. Qu'ai-je fait pour mériter ça ? Je t'aime, Heather ! Pourquoi ne veux-tu pas de moi ? Où est mon erreur ? Je t'ai toujours aimée, et tu m'as poussé à te détester ! Faut-il que j'aie au bout de ce projet d'écriture ? Quelle force a ma déclaration à tes yeux ? Que sont finalement ces poupées pour toi ? Tu les regarderas, du bout des cils, de ce même air hautain que tu affichais lorsque tu m'as jeté comme une loque ! Si prétentieuse, si supérieure, si détestable au fond... Quelle vile créature peux-tu être, pour désirer à ce point le mal de celui qui t'a toujours aimée ?

Chapitre 9

Pris au piège

Que deviendrais-je si tu ne me regardes plus ?

Tout à coup j'entends un grand bruit dans le couloir qui donne à droite et à gauche sur les chambres des patients. Comme une lourde étagère qui serait tombée, répandant son contenu sur le sol. Secoué par des sanglots ininterrompus, je préfère ignorer tout ça. Le monde continuera d'exister sans moi, je dois apprendre à ne plus m'occuper de ce qui ne me regarde pas. C'est ce que tu as voulu me dire le jour où tu m'as abandonné, n'est-ce pas ?

Brusquement, Leonard paraît dans l'encadrement de la porte, surgissant comme une tempête. C'est bien le dernier homme que j'ai envie de voir en ce moment. Il a la tronche défaite, ses cheveux sont collés par le sang d'une large blessure sur le haut du front et son visage est luisant de transpiration et de crasse. Il semble furieux. Mais furieux de quoi ?

« - Dis-moi qui elle est ! C'est de ta faute, tout ça, n'est-ce pas ?

- Va te faire foutre, tu ne sauras rien. »

J'ai très bien compris de qui il parlait. Comment pourrait-il ne pas savoir ? Son nom est écrit partout. Il s'imagine sans doute que si près du but, je vais permettre que tu me files entre les doigts ? Non, Heather ! Tu as eu cet espoir un peu fou de vouloir acheter sa protection ? Je ne sais pas encore ce que je ferai de toi, mais ce qui est certain, c'est que tu ne m'échapperas pas.

« - Arrête de déconner, Stanley. Ma fille n'a que ce prénom à la bouche. Je ne suis pas con, je vois bien les lettres que tu poses partout ! C'est la même fille, hein ? Vous voulez ma mort, n'est-ce pas ? Vous êtes de mèche, toi et Claudia ? »

Je commence à avoir peur de ne plus suivre le fil de la pensée de ce curieux personnage. Sa plaie ruisselle d'un rouge visqueux tandis qu'il s'énerve, s'avançant vers moi avec un poing levé et les yeux exorbités. Son cœur doit battre sous ses tempes avec autant de force que le mien, et j'ai subitement peur qu'il ne s'étale sans prévenir et que sa tête heurte violemment le sol poisseux de cette pièce. Me levant de la chaise sur laquelle je m'étais assis pour t'écrire, je recule, accablé par la colère de cet homme qui profère des paroles dont le sens m'échappe complètement.

« - Moi et Claudia ? Je serais de mèche avec cette pourriture ? Tu veux rire, j'espère, Leonard... »

Pourtant non, il n'a pas l'air d'avoir envie de rire, à mon grand désespoir. Je me sens en moins de deux secondes littéralement acculé, pressé contre le mur dégueulasse au fond de la pièce. Ce que je vois maintenant est ce que j'ai vu de plus moche depuis le début de ma putain de vie. Tout le visage de Leonard est secoué d'une fureur

indescriptible, qu'il vomit par des cris à moins de vingt centimètres de mon visage. J'ai le temps de voir toutes les imperfections de cette figure abjecte. Je n'avais pas encore remarqué que son nez était remonté comme un groin de porc. Pas vu non plus que ses lèvres étaient martelées de crevasses. Ni encore que ses dents se déchaussaient, disputant chacune à sa voisine le sinistre privilège de rester vive, dans ce nid de miasmes exhibé sans retenue, juste sous mon nez délicat. Ignoble, tout simplement ignoble. Je ne peux même plus entendre distinctement le message qu'il essaie de me transmettre. Il crache, il postillonne, il vomit des mots, il hurle, il pue du bec, mais finalement rien de sensé ne franchit l'enclos de ses dents gâteuses. A ce moment précis, il a autant de charisme qu'une serpillère. Je pourrais l'abattre pour soulager ses souffrances.

Néanmoins, j'ai peur de ce dont ce dingue est capable. On ne m'effraie pas si facilement, mais là, je suis obligé d'admettre qu'il me fait peur.

« - Leonard, tu es devenu fou ?

- Fou ?! Fou !! Qui de nous deux est devenu fou le premier, Stanley, tu peux me dire ? As-tu vu le prénom de Leonard au bas de ces lettres d'amour grâce auxquelles on te suit à la trace ? C'est moi que tu traites de fou ? »

Il me vient tout à coup l'intense envie de les embrocher, lui et sa fille, pour leur offrir un repos éternel. De quoi se mêle-t-il ? Je ne vois pas en quoi mon histoire d'amour passionnel le concerne. Je trouve l'énergie de dégager mon bras, et faisant face à mes craintes les plus viscérales qui m'empêchent de le toucher, je lui envoie un coup de poing sous le menton. Ses dents s'entrechoquent, sa tête semble pendant une seconde vaciller sur ses épaules comme celle du diabolin, fixée au ressort de la boîte d'où il est sorti brusquement. Il se recule : un flot de sang s'échappe d'entre ses lèvres et colore son menton. Avec un peu de chance, il s'est coupé la langue. Il me regarde avec un air presque suppliant, puis sa rage explose tout à fait : tandis qu'il se ressaisit et s'avance à nouveau vers moi, plus menaçant encore, je m'extirpe de ma prison et surgis dans le couloir, à la recherche d'un lieu plus tranquille, où je pourrai finir mes lettres.

Mais la sirène retentit de nouveau et je me rends compte que j'ai oublié le bloc de papier, les poupées et le crayon pour t'écrire. Pas question pourtant de rebrousser chemin et risquer de m'exposer à la haine de cet enfoiré de Leonard. Ce monde grouille bel et bien d'insectes nuisibles dont il faut à tout prix se méfier.

Chapitre 10

Les arcanes du souvenir

Mon cœur est sincère, le tien ne l'a jamais été.

C'est la seconde fois que je reste conscient tandis que ce monde bascule dans cette dimension alternative où les plus horribles cauchemars prennent vie et semblent coexister tous ensemble. Avant j'avais peur de m'évanouir, de perdre mes repères, maintenant, je reste parfaitement conscient. Je suis le spectateur au premier rang et je ne rate pas une miette de cette pièce macabre. Je ne sais pas si cette nouvelle option qui m'est offerte est préférable. Les monstruosité que j'y côtoie dépassent toutes les peurs que l'esprit le plus frappé pourrait imaginer.

Les créatures sont toujours là et leurs membres improbables n'ont pas disparu. Au détour d'un premier couloir, j'en aperçois un qui rampe au sol en gémissant : son cinquième bras part du milieu du dos, s'élançe vers le plafond, avant de retomber en flèche à l'arrière de sa tête. Plus loin, un autre, à la physionomie tout aussi grotesque, et dont le membre superflu semble partir de l'entrejambe, pour rejoindre le milieu du ventre, après avoir fait le tour de la cuisse droite.

Dans cet improbable voyage, je cherche à garder mes repères, me persuadant que tout ce que je vois n'est pas vrai. Cela ne peut pas exister, c'est contre nature. Le Dieu que je connais n'aurait jamais permis ça. Mon Dieu est un bienfaiteur. Quoique j'aie pu faire, même si mes pensées ne sont pas toujours saines, il m'aime quand même, pourvu que je prenne la peine de le respecter. Je ne peux pas me résoudre à accepter que ce que je vois serait son œuvre. C'est la ville. C'est Claudia. C'est Leonard. Ce sont les autres. Pas un seul esprit sain dans tout Silent Hill. Sauf le mien.

Brusquement, quelque chose attire mon attention. La porte de l'une des chambres de ce couloir a été arrachée et jetée là, au milieu du passage. Aussitôt mon regard se laisse guider vers l'intérieur de cette pièce, baignée d'une lumière orangée, assez rassurante pour que je veuille y pénétrer pour me reposer. Impossible d'oublier les râles des monstres, les bruits qu'ils produisent en claudicant, la rouille qui couvre les murs, la moisissure qui court sur le carrelage et s'infiltré partout. Mais peut-être vais-je vivre quelques secondes de répit, avant la prochaine vision d'horreur qu'on imposera à ma pauvre tête fatiguée.

Il y a une de mes poupées sur le lit. Des couvertures tâchées d'un sang brunâtre sont négligemment rabattues au pied, et la poupée est assise sur le matelas, tout près d'une de mes lettres.

« Il y avait un tatoué sur ce lit défait. Plus maintenant. »

*Le réveil et le sac crado sont à lui.
Ah, mais ne te méprends pas. Je n'ai rien fait.
Je ne le haïssais pas, même si c'était un menteur.
Si j'écrivais quelque chose ?
Sur ma poitrine, que je ne peux ouvrir pour te montrer mon cœur.
"J'aime Heather". Non, quelque chose de plus violent.
"J'aime Heather" n'est pas assez puissant.
Oh, les tendres émotions qu'évoque cette image...
Stanley Coleman »*

La poupée a la tête brûlée, comme si quelqu'un y avait passé la flamme d'un briquet. Son regard est vide et noir. La lettre qui l'accompagne n'est pas de ma main. Je n'ai pas écrit ça. Je ne me souviens pas. C'est un peu comme ton prénom écrit sur les murs. C'est absurde. Je n'ai pas écrit ça. D'ailleurs, l'écriture est différente. C'est complètement fou. Ce n'est pas moi. C'est lui. Ou peut-être même elle, pour me tromper.

Devant la poupée au regard absent, je m'apprête à m'extraire de cette chambre où je croyais pouvoir me reposer. Mais Dieu n'est pas avec moi. Lorsque je passe la tête dans l'encadrement de la porte, j'ai tout juste le temps de voir le projectile avant d'entendre les os de mon nez craquer. C'est un énorme flacon de gélules rouges et jaunes que Leonard vient de m'envoyer à la figure. Sous l'effet du choc j'ai été balayé, tel une feuille morte dans un courant d'air. Il y a des bris de verre et des pilules partout. Je penche instinctivement la tête en avant, et je libère un flot continu de sang qui s'écrase en une multitude de gouttes noires sur mon tee-shirt. Cette crevure m'a pété le nez.

Je vois double et j'ai une atroce douleur à la tête. Il n'y avait sûrement pas de manière plus directe de bouffer d'un coup toutes les drogues contenues dans ce flacon. Je relève péniblement la tête et aperçois la silhouette indistincte de mon agresseur. Je tente de crier, de me relever, de me jeter sur lui, de réussir sur lui ce que je n'ai pas pu faire sur sa fille. Mais avant que j'aie pu reprendre mon souffle, sa grande main m'a attrapé par le col et me soulève. J'ai l'affreuse sensation que ma boîte crânienne est remplie de sang et que mon cerveau baigne.

J'ai de plus en plus de mal à imprimer ce que mon tortionnaire cherche à obtenir de moi. Ses paroles n'ont plus aucun sens :

« - Je ne sais pas qui tu es ni ce que tu veux, Stanley. Mais qu'importe, le moment est venu pour toi de disparaître. Je t'ai assez vu et ta route croise beaucoup trop la mienne ces temps-ci. Claudia est folle, mais elle est ma fille. Quel que soit ton camp, je n'ai que des bonnes raisons de te tuer. Si tu es avec elle, je sauve ma vie. Si tu es contre elle, je sauve la sienne. On est d'accord, n'est-ce pas ? »

Je me suis demandé au nom de quoi cette pourriture entendait protéger sa fille. Elle ne l'aime pas. Je l'ai bien vu dans ses yeux. Mais brusquement tout est devenu noir autour de moi, je n'ai pas eu le loisir d'y penser plus longtemps. Et de toute façon, cela n'aurait servi à rien de répondre, car il me semblait bien que j'étais condamné pour de bon cette fois.

Chapitre 11

La morgue

La vie s'étire telle une ligne, qui un jour se casse. Pas la mienne.

J'émerge. La première chose qui me frappe, c'est l'odeur. Je suis donc encore vivant ? On dirait bien : je suis assis par terre, au milieu d'une grande salle carrelée. Partout autour de moi des brancards, tous occupés par des macchabées. Pourquoi ne suis-je pas l'un d'eux ? Pourtant Leonard me tenait : pourquoi ne m'a-t-il pas offert ma délivrance ? Je me vois dans l'obligation de conclure que Dieu ne veut pas de moi. Je suis condamné à vivre encore dans ce cauchemar. Que faut-il que je fasse pour en sortir ? Donnez-moi un indice ! Aidez-moi à comprendre.

Je me lève péniblement. Ma tête est lourde comme jamais elle ne l'a encore été. Mon nez ne saigne plus, mais des croûtes sanguinolentes s'étalent autour de mes narines. Je préfère ne pas y toucher car je pressens qu'au moindre contact, mon nez pourrait tomber en miettes. Leonard me l'a détruit, et pourtant mon odorat fonctionne toujours : il me renseigne avant mes yeux sur l'endroit où je me trouve. C'est une morgue.

Je suis dans le noir le plus complet, la seule minuscule source de lumière de la pièce est le faible halo d'une lampe torche, planquée sous le drap tendu sur un des brancards. La tâche qui consiste à m'emparer de la lumière pour me rassurer ne serait pas si ardue si la lampe n'était pas posée à côté d'un corps recouvert par un drap imbibé de sang et de pus. Je m'approche, tremblant de tous mes membres. Au-dessus de moi, j'entends des pas et des voix étouffées. Il y a quelqu'un d'autre, je ne suis pas seul... Mais y-a-t-il une sortie ? J'espère que je ne suis pas enfermé. Il faut que je dégage de là. Je cherche une porte dans l'un des murs qui m'entourent. Mais je ne vois rien.

Je vais devoir prendre cette lampe.

Affronter la vision d'un corps en décomposition, rongé par la mort.

Faire face à mes plus grandes peurs.

Empoigner un coin du drap, le soulever d'un coup.

Attraper la lampe avec l'autre main.

Sans regarder.

J'ai fait comme j'ai pu. Mais c'est raté. Le corps m'offre sa nudité dans son entier et j'ai été incapable de détourner mon regard. Il s'agit d'une femme, morte récemment. La vérité m'explose en plein visage. Je suis obligé de faire quelques pas en arrière pour tenir le choc. La lampe torche est dirigée vers le visage du cadavre, mais elle est placée au niveau des cuisses. Le halo blanc dévoile le pubis, éclaire le nombril, dessine les courbes des seins, fait surgir la clavicule, creuse la gorge, et rebondit sur

le menton. L'une des mains est négligemment posée sur le drap poisseux, paume vers le haut. Une lettre est glissée dessous. J'avance ma main tremblante, je tire le papier et je lis :

*« Ah, tu es trop humble. De ma tristesse je souffre. De mon bonheur j'ai mal.
Je veux te faire mal et me détruire. Que penserais-tu si tu savais mon angoisse ?
Te contenterais-tu de sourire, sans un mot ?
La moindre malédiction venant de toi prend l'éclat de la nacre.
Je pose la main gauche sur ton visage, comme pour un baiser.
Puis je plonge le pouce dans ton orbite.
Brusquement, sans hésiter, comme pour percer un trou.
Comment ça serait ? Comme de la gelée ?
Tremblant d'extase obscène, je mélange, je mélange.
Je veux goûter la tiédeur de ton sang. A quoi ressembleraient tes cris ?
Lancerais-tu un « J'ai mal ! J'ai mal ! » ponctué des larmes rouges coulant de ton œil broyé ?
Tu ne sauras jamais la faim que j'éprouvais lors de nos embrassades si nombreuses que j'en ignore le nombre.
Nourri de tes plaintes, je concrétise mes espérances : je mords ta langue, la déchiquète,
lacérant ta lèvre comme pour goûter à ton rouge.
Ah, quels sommets de l'euphorie j'atteignais, mes désirs comblés tel le rustre gourmand.
Je me languissais aussi de tes joues cerise, goûteuses au point de séduire mes papilles.
Je serai sans doute guéri et finirai par pleurer comme un enfant.
Et ton oreille, tendre, qui effleure ma joue ?
Que je voudrais voir remonter vers mes lèvres, vers mes dents avides de morsures !
Ton oreille gauche, toujours à l'écoute de mots doux comme du miel.
Qu'elle entende mes vraies émotions. Je n'ai jamais menti, non, mais j'avais mes secrets.
Mais que dois-tu penser de moi ?
Me hais-tu ? As-tu peur ?
Comme spectateur de l'agonie à la fin de la pièce, le veux-tu ?
Détruis-moi, je n'en ai cure.
Le veux-tu ? Détruis-moi, je n'en ai cure.
Stanley Coleman. »*

Immédiatement après la fin de la lecture, la feuille m'échappe, tournoie un bref instant, puis disparaît de la zone éclairée par la lampe torche. Je fais à nouveau deux pas en avant pour vérifier, mais bien certain que ce que je verrai ne fera que confirmer mes craintes les plus folles. En effet, si le corps est intact et si j'y vois encore la beauté innocente que je me suis acharné à aimer de tout mon saoul, ce n'est absolument pas le cas du visage : deux trous béants à la place des yeux, la bouche agrandie de plusieurs centimètres aux commissures des lèvres, les oreilles tailladées, les joues tuméfiées... Son visage n'est plus qu'une bouillie de sang et d'os.

Je ne peux plus supporter cette vision et je suis incapable de faire face à la vérité plus longtemps. J'attrape à nouveau le drap et le repose délicatement sur le corps d'Heather. Sur mes lèvres et dans mon cerveau semblent se dessiner les mots « *repose en paix* », mais c'est trop peu crédible pour qu'elle m'entende et pour qu'elle me croie. Je crois que je comprends mieux maintenant pourquoi Dieu n'est pas là. J'ai fait fausse route, elles ne m'aiment pas. Ni Dieu. Ni Heather. Elles me détestent même. Elles n'ont pas tort.

Un sourd mugissement provient des souterrains, le sol se met à vibrer sous mes pieds, d'abord faiblement, puis de plus en plus fort. Les montants en fer des brancards vibrent eux aussi et se déplacent de quelques centimètres sur leurs roues. Mes oreilles sifflent et la sirène se rappelle à moi encore une fois. D'abord lointaine, presque imperceptible, puis plus insistante, plus présente, pour finir par m'envelopper totalement de bruit et de fureur. Pourtant, au milieu de ce chaos, je reste parfaitement stoïque. Je n'ai même plus la force de me débattre et il est parfaitement inutile de se boucher les oreilles.

Alors, je fais quelques pas vers le centre de la pièce.

Mais pas plus d'une dizaine.

Jamais plus d'une dizaine. Car je suis déjà mort. Et tu n'es plus là.